

ARTS

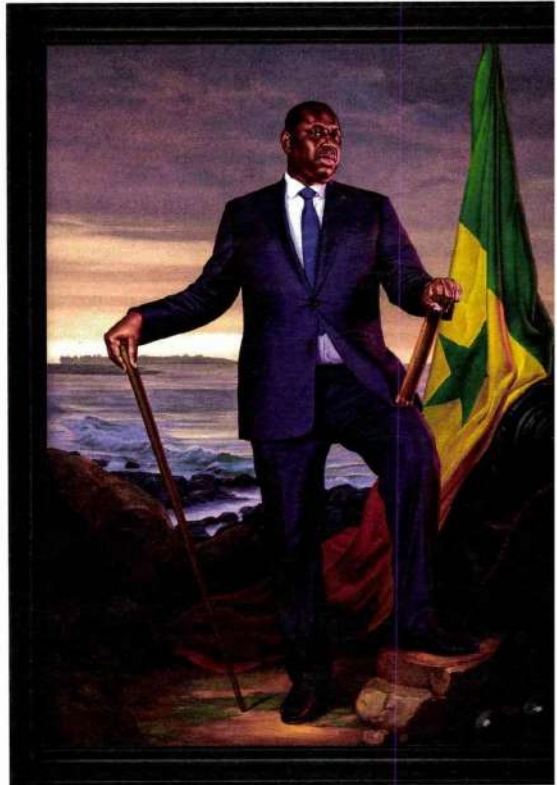
LE PEINTRE KEHINDE WILEY AU QUAI BRANLY

Le président du Rwanda Paul Kagame, l'air sombre, presque martial, sur fond de ciel d'orage et de tentures écarlates. Ou le dirigeant du Ghana, Nana Akufo-Addo, drapé dans une chatoyante étoffe royale, trônant sur un fauteuil à dossier doré. Il y a là dix portraits jusqu'ici tenus secrets, que le musée du Quai Branly dévoile dans le cadre d'une exposition énigmatiquement titrée *Dédale du pouvoir*. Leur point commun ? Tous représentent des chefs d'État africains, la plupart en exercice, peints en majesté par un artiste star : l'Afro-Américain Kehinde Wiley.

En 2018, à 46 ans, Kehinde Wiley accédait à une notoriété internationale grâce au portrait officiel du premier président noir des États-Unis, Barack Obama. Ce tableau, il en avait rêvé. D'où ce projet, mené dix ans durant auprès d'autres présidents noirs, comme pour s'y préparer. Son premier modèle ? L'Ivoirien Alassane Ouattara, campé en 2016 dans de sombres nuages, main sur le pommeau d'une épée de cour, les gratte-ciel d'Abidjan en arrière-plan.

« *Le sens du mystère est le moteur de tout projet*, confie le portraitiste, arrivé en rock star pour une interview minutée. *Il fallait maintenir le suspense, éviter un jugement trop rapide : l'exposition ne porte pas sur une personnalité en particulier, mais sur le pouvoir au sens large. Je voulais donc que tout soit exposé en même temps.* » D'où une communication verrouillée autour de l'exposition, et des toiles restées ultra confidentielles. Une semaine avant d'être présentées au public, personne ne les avait encore jamais vues. Ni les modèles, ni le galeriste Daniel Templon qui représente l'Afro-Américain à Paris, ni l'institution qui les accueille.

L'artiste avait formalisé son concept en 2019, avec l'aval du Quai Branly : une mise en scène labyrinthique dévoilant des toiles monumentales, métaphore de l'exercice du pouvoir et de ses écueils. Si le musée parisien assure avoir eu connaissance de la liste des présidents choisis, celle-ci est néanmoins restée secrète. Et nul ne semblait s'inquiéter de cette mystérieuse exposition, de l'absence totale d'images des tableaux pour communiquer sur l'événement. Pas plus que d'accrocher le portrait triomphateur d'autocrates représentés tels des monarques façon Titien ou Velázquez



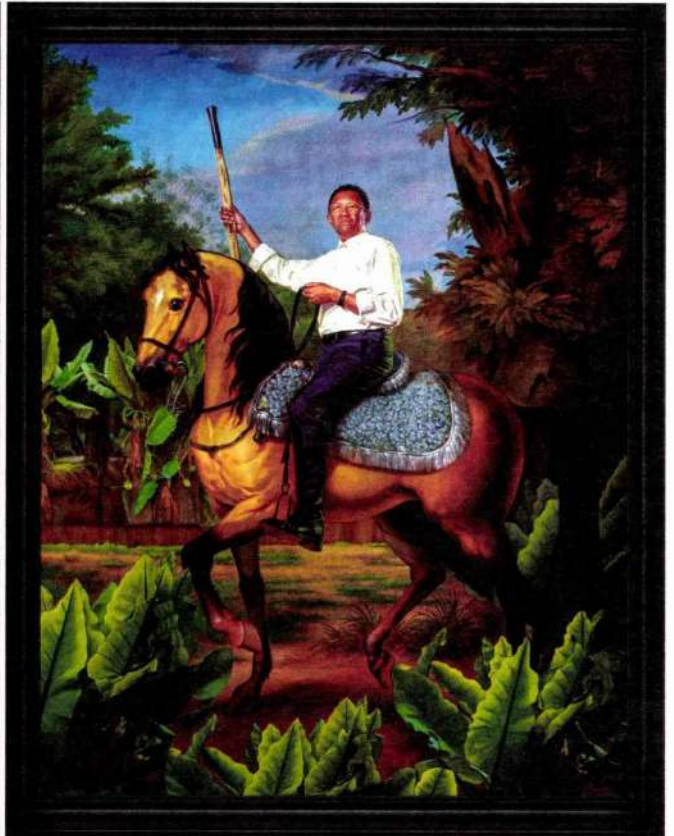
sur les murs du plus africain des musées parisiens. « *Le Quai Branly est un musée où tout est politique mais où l'on ne parle jamais de politique* », y déclare-t-on à mots couverts. Défense fragile quand s'y affichent finalement en majesté d'authentiques potentats comme le Congolais Denis Sassou-Nguesso, au pouvoir depuis plus d'un quart de siècle. Ou le Togolais Faure Gnassingbé, réélu à quatre reprises dans des conditions contestées après avoir succédé à son père. « *La tentation est grande de dire : "Kehinde Wiley peint des dictateurs !"*, s'exclame l'intéressé. *Placer ces gens dans un tel décor, beau et sophistiqué, leur donne plus de pouvoir. C'est exactement ce que j'essaie de faire, et je le fais pour vous emmerder. Je mets le langage pictural de la domination – hier utilisé par les Français et les Britanniques pour contrôler les corps noirs et les pays noirs – au service des chefs d'État africains.* »

Du côté du musée, on cantonne le projet à son aspect artistique, « *qui vise à décentrer le regard : la mission même du Quai Branly*, se défause la commissaire de l'exposition Sarah Ligner. *Ces portraits ne font sens qu'en série : un dédale d'œuvres soulevant la question du pouvoir* ». D'où un guide de visite pesé dans ses moindres mots, qui désarmore finement les questions qui fâchent. D'abord sur le choix des protagonistes. Parmi les cinquante-quatre dirigeants africains figurent le Sénégalais Macky Sall ou l'Éthiopienne Sahle-Work Zewde. Un assemblage en apparence disparate de dirigeants dont les pays ont été parmi les premiers à obtenir l'indépendance, et pas foncièrement « anti-France ». Le puzzle a en réalité été composé à partir d'un même répertoire, celui du galeriste Daniel

Par Charlotte Fauve

AUTOCRATES EN MAJESTÉ

Alassane Ouattara, Denis Sassou-Nguesso, Alpha Condé... Le peintre afro-américain Kehinde Wiley, révélé par son portrait de Barack Obama, admet une fascination pour les hommes de pouvoir noirs. Qu'ils respectent la démocratie ou non.



Templon : « Pendant huit ans, j'ai passé des appels, envoyé des lettres. Aucun dignitaire n'a refusé. » Si le casting est resté secret, il a été aisé à déduire. Depuis sa toute première image Instagram, en 2013 à la Maison-Blanche, Kehinde Wiley étale sur les réseaux sociaux sa fréquentation des puissants. En janvier 2016, il sert tout sourire la main d'Alpha Condé, onze années à la tête de la Guinée, jusqu'en 2021. Au printemps 2023, il était invité au banquet organisé aux États-Unis en l'honneur du président du Ghana. Une fascination pour le pouvoir politique, qui le lui rend bien. La moitié des dirigeants aurait accepté sa proposition après la réalisation du portrait d'Obama. Une carte de visite ô combien prestigieuse pour celui dont les toiles chamarrées se monnaient au bas mot 750 000 dollars, exceptionnelle revanche sur une enfance désargentée, à Los Angeles, désormais entrée dans la légende : une mère seule, vivant d'une friperie, avec six enfants à charge ; un père reparti au Nigeria avant sa naissance ; son talent de peintre lui permettant de sortir du ghetto.

Cette histoire qu'il rejoue inlassablement dans ses œuvres ? Il en a fait sa marque de fabrique. Ses tableaux, qui reprennent les codes des chefs-d'œuvre de la peinture classique, sont peuplés de fiers corps noirs, en survêtements siglés. De quoi remplacer les siens au cœur d'une histoire de l'art qui ne leur avait jusqu'alors laissé que la place de servent ou de courtisane. « J'arrête mes modèles dans la rue et l'instant d'après, ils se retrouvent accrochés aux murs des plus grands musées du monde. Ma marque, mon nom, ma réputation sont liés à cette authenticité. »

Œuvres de Kehinde Wiley, de gauche à droite :

Portrait de Macky Sall, président du Sénégal.
Portrait d'Olusegun Obasanjo, ancien président du Nigeria.
Portrait de Hery Rajaonarimampianina, président de Madagascar.

« Depuis ses premiers tableaux représentant des anonymes en majesté sur des fonds luxueusement travaillés, la question du portrait d'apparat n'a cessé de traverser son œuvre. Il la pousse ici jusqu'au bout », poursuit Sarah Ligner. Mais avec quel impact pour ces peintures hyperréalistes, qui débordent de l'espace esthétique pour s'aventurer dans le champ du politique ? « Les chefs d'État présents dans cette exposition auront nécessairement un écho plus important que les absents », souligne avec enthousiasme l'historien sénégalais Mamadou Diouf, professeur à l'université Columbia, à New York. Peintre, activiste, Kehinde Wiley affiche l'Afrique aux États-Unis, en Europe, comme en Afrique ou en Asie. »

Plus qu'un nom, Kehinde Wiley est devenu une entreprise. Qui a ses fans comme ses détracteurs. Eux critiquent une expansion globale réalisée dans quatre ateliers de New York à Pékin, avec des assistants pour peindre ses arrières-plans. Sans compter sa boutique en ligne, vendant ballon de basket à son blason (275 dollars) ou set de six assiettes en porcelaine (675 dollars, épuisé). Le tout en réactualisant finalement les vieux modèles de l'atelier d'artiste et du peintre de cour, tel un Rubens contemporain. « Il ne cache pas se concentrer sur les personnages, en peintre de la peau noire, dont il montre magnifiquement la diversité, ses nuances roses, rouges, orangées », reconnaît-on à la galerie Templon. « Quand on fait poser quelqu'un, il obéit », souligne Daniel Templon. « On devient roi. » Au risque de tourner en rond dans le dédale qu'il a lui-même mis sur pied, Kehinde Wiley, le temps d'une séance de pose, a en tout cas rendu dociles une dizaine de chefs d'État ●

À VOIR

« **Dédale du pouvoir** », jusqu'au 14 janvier 2024, musée du Quai Branly, Paris 7^e.
www.quaibrantly.fr